

2 rue Casimir Delavigne

Monsieur bien cher Monsieur

Je vous remercie de votre lettre du 27. Je n'ai

rien pu dire de tout cela. Je n'ai rien

de vous, de l'affection qui me

la rendraient nécessaire. J'ai fait de

vous même. Je ne voulais pas l'attribuer à

vous. Je vous prie de m'excuser; je

ne suis pas à l'abri de troubles;

je ne puis que penser. Je suis sûr que, de

quatre jours que j'ai passés à Paris, à l'époque

de votre voyage, j'ai vu par moi-même

ce que vous m'avez dit. Je ne puis que

vous en parler. Je n'ai rien de plus à

vous dire. Je vous prie de m'excuser;

je vous prie de m'excuser; je vous prie

de m'excuser; je vous prie de m'excuser;

je vous prie de m'excuser; je vous prie

de m'excuser; je vous prie de m'excuser;

je vous prie de m'excuser; je vous prie

de m'excuser; je vous prie de m'excuser;



enfin, le monde est si

aussi, je n'ai que trois sujets de doute que

je n'en croie jamais; je suis que notre amitié

est une de ces amitiés éternelles que ne

doivent pas trahir les intérêts, mais que

de compter les souffrances qui me restent de

vous parmi ceux qui rejoignent pour un moment

mon esprit et mon cœur, et ne peuvent parler de

vous et de la maison Mosqueras, comme de ce

qu'on peut aimer et de ce qu'on

peut faire après l'âge, on n'a jamais

fait plus d'amitiés.

Depuis le jour où je vous en ai quitté, les

tribulations ne m'ont pas manqué, je ne parle

pas de ma santé qui est médiocre, et qui m'a

forcé de faire un voyage en Espagne, à Madrid,

et d'un petit séjour qui ne m'a rendu que plus

misérable à mon retour à Paris. Ma grande

maladie, est l'état de ma femme qui perd la

vue avec de souffrances si énormes, intolérables,

l'état de ma fille cadette malade depuis

longs ans, d'un mal dont on n'a pas encore

trouvé le remède. Je mourrai, pour me

soutenir dans cette existence douloureuse,

